

Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 30 (2003)
Heft: 6

Artikel: Dialectes : Parlez-vous "schwyzerdütsch"?
Autor: Amrhein Loosli, Christine / Keller, Gabrielle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-911895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Parlez-vous «schwyzerdütsch»?

A la radio et à la télévision suisses, on parle de plus en plus suisse-allemand. Cela peut faire très couleur locale, mais ni les Romands ni les Tessinois n'y comprennent rien – sans parler des étrangers.

CHRISTINE AMRHEIN LOOSLI*

«COMMENT LA RADIO et la télévision d'un pays plurilingue peuvent-elles se permettre de diffuser la majeure partie des émissions d'information en dialecte?», se demande Gerhard Wagner, rédacteur en chef d'un journal du nord de l'Allemagne, le Dithmarscher Landeszeitung. Comment les Confédérés qui ne sont pas Suisses alémaniques, les touristes et les étrangers peuvent-ils se tenir au courant des affaires du monde?

La radio et la télévision publiques (SSR SRG idée suisse) ont une mission d'information financée par la Confédération. «Au travers de l'ensemble de ses programmes, la SSR tient compte des particularités du pays et des besoins des cantons», dit l'article 26 de la loi fédérale sur la radio et la télévision. L'une des particularités du pays est le plurilinguisme.

Dilemme de la diglossie

La situation linguistique des Suisses alémaniques est particulière. Leur langue maternelle ne s'écrivant pas, il leur faut apprendre très tôt une langue écrite ou officielle, qui se distingue considérablement des dialectes. Pour la majorité des gens, la langue écrite reste toute leur vie une langue étrangère, qu'ils évitent autant que possible. Friedrich Dürrenmatt avoue: «Je parle le bernois et écris en allemand. (...) Il me faut sans cesse quitter la langue que je parle pour trouver une langue que je suis incapable de parler».

Le refus de s'exprimer en bon allemand gagne des cercles toujours plus larges. La radio

et la télévision émettent de plus en plus en dialecte, et même des grands quotidiens ne se gênent pas d'utiliser des tournures dialectales dans les textes et les titres. Quant aux échanges familiers entre jeunes par courrier électronique et SMS, ils ont lieu presque exclusivement en dialecte.

La langue n'est pas seulement une affaire de communication, mais surtout d'identité. «En parlant, nous exprimons notre attachement à une région ou une nation et signalons une appartenance spécifique», explique Allan Guggenbühl, psychologue zurichois de l'adolescence. Celui qui refuse de parler une langue exprime donc qu'il se distancie d'un certain groupe.

Amateur du langage soigné, Léon Huber, tire la même conclusion. Il travaille au théâtre après avoir été trente-trois ans présentateur des nouvelles à la télévision alémanique. «Le Troisième Reich continue à hanter les esprits», dit-il. Dans les films consacrés à cette époque, on parle délibérément sec, à la prussienne, si bien que l'allemand devient antipathique et qu'on l'évite.

Cultiver les dialectes

«Un bon présentateur ne parle pas un allemand exagéré, prussien ou berlinois», constate Léon Huber. La langue doit sonner agréablement et rester à un niveau compréhensible pour tous les auditeurs. Il tient pour évident que les présentateurs de radio et de télévision cultivent la langue officielle. Parler la langue écrite n'importe comment produit souvent des mots et des tournures médiocres, qui suscitent la gêne, déclare ce présentateur professionnel. C'est risquer de n'être pas pris au sérieux à l'étranger. «Je n'ai cependant rien contre le dialecte», ajoute Léon Huber, dont le

suisse-allemand n'est pas moins châtié que le bon allemand. Le dialecte a évidemment sa place dans les médias, mais les émissions en dialecte devraient être indiquées comme telles. De nombreux Suisses alémaniques ont d'ailleurs de la peine à comprendre des dialectes très singuliers comme le haut-valaisan.

Si même les Suisses alémaniques butent sur certains dialectes, à combien plus forte raison les Confédérés d'autres régions linguistiques ou les étrangers auront de la difficulté, voire l'impossibilité de comprendre quoi que ce soit? C'est là une raison suffisante, en soi, pour que l'on cultive la langue officielle, «car nous dépendons des touristes et sommes fiers d'en recevoir», rappelle Léon Huber.

L'expansion du dialecte dans les médias suisses alémaniques est une évolution douteuse pour un pays situé au confluent de trois grandes langues européennes, car elle ne contribue certainement pas à améliorer la compréhension. A la question du rédacteur en chef, Gerhard Wagner, posée de l'autre bout de l'aire germanophone, de savoir si les médias suisses alémaniques remplissent ainsi leur mission d'information nationale, Léon Huber répond franchement «Non!», malgré tout son amour du dialecte.

*Christine Amrhein Loosli est journaliste indépendante à Frick et Heide (D).

Traduit de l'allemand.

Ce que ça donne aux oreilles allemandes

Le suisse-allemand est une collection de dialectes haut-alémaniques. Les linguistes distinguent une centaine de dialectes suisses alémaniques différents. L'absence relative de mobilité, jusqu'au début du XX^e siècle, a fait que les dialectes se sont fortement différenciés, à tel point que même les Alémaniques ont parfois des problèmes de compréhension mutuelle.

Quand ceux-ci parlent le bon allemand, ils ont souvent un accent helvétique prononcé (a sombre, ch rude, inflexions chantantes), qu'ils ne considèrent pourtant pas comme erroné. Un Suisse parlant le parfait allemand du théâtre est plutôt regardé de travers par ses compatriotes. Ce bon allemand parlé avec un accent marqué est sou-

vent pris – à tort – pour du suisse-allemand par les Allemands.

En gros, si les voyelles sont à peu près celles de l'allemand, il s'agit de bon allemand suisse, mais non de suisse-allemand.

gk 

Extrait de l'encyclopédie libre «Wikipedia».

LIENS SUR LE SUJET

www.schweiz-in-sicht.ch: Les rubriques Fédéralisme et Plurilinguisme traitent de sujets comme la communication et les langues nationales. **www.hallo-schweiz.de:** Page humoristique sur les pannes et les surprises que les Allemands vivent en Suisse alémanique. **http://de.wikipedia.org/wiki/Schweizerdeutsch:** Origine des dialectes, maniement de la langue écrite. Hyperlien vers le dictionnaire suisse-alle-

mand. **http://nzz.de/2003/07/01/se/page-article8XRLB.html:** Allan Guggenbühl, psychologue de l'adolescence, à propos du «Schweizerdeutsch als emotionale Heimat». **http://dialects.from.ch:** Tenez-vous le dialecte de votre père ou de votre mère? Test de dialecte pour les Suisses alémaniques. **www.dialektwoerter.ch:** Recueil de mots suisses-allemands. **www.dialekt.ch:** Exemples sonores et informations sur les dialectes suisses-alle-

Ce «suisse toto» qui fait tant parler de lui

«C'est déjà dur d'apprendre l'allemand, alors le «Schwyzerdütsch», tu repasseras: je serais incapable de faire des sons pareils!» Cette réflexion saisie dans un bus lausannois montre que le cliché a encore de beaux jours devant lui. Mais, dans ce pays, rien n'est si simple.

CETTE SORTE D'AVEU D'IMPUISSANCE, selon Sabine Aquilini, professeur d'allemand, «n'est pas un cliché, c'est une réalité. L'allemand est difficile. Comme le dialecte (lequel?) n'est pas une langue écrite, même s'il existe une grammaire calquée sur le zurichois, cela devient encore plus difficile.»

François Grin, professeur à l'Ecole de traduction de Genève et chercheur en éducation, nuance: «C'est faux de dire que les Romands n'aiment pas l'allemand. Cela a commencé avec les chansons de Nina Hagen, qui ont rendu l'allemand «cool», et cela continue avec l'abolition des frontières. Pour le dialecte, c'est différent: il ne s'apprend pas parce qu'il ne s'enseigne pas.» La difficulté n'est pas seulement dans les cordes vocales, mais aussi dans la géographie.

Nécessité fait loi

Car cela change quand on se rapproche de la Sarine, confirme Sabine Aquilini, qui est aussi directrice de l'Ecole Club Migros de Fribourg. Ici, les gens utilisent souvent l'allemand au travail. Mais, du coup, ils se heurtent au dialecte dans la communication orale. «Même si les élèves de suisse-allemand sont très minoritaires, ils sont beaucoup plus nombreux à Fribourg qu'à Genève. Ils sont très motivés car ils cherchent à mieux

s'intégrer au travail. Ou alors ils ont épousé un ou une Alémanique.»

A Zurich, le Romand a choisi de s'immerger. Marine Heitz y travaille dans une compagnie d'assurance: «Je travaille en allemand mais je comprends bien le dialecte. Une fois que je l'ai expliqué à mes collègues ou clients, ils se sentent à l'aise, ils ne se sentent pas obligés de répondre en allemand (qu'ils parlent mal) ou en français et il n'y a aucun problème.»

Ce domaine de la communication personnelle, François Grin l'appelle la «zone de confort»: «Comme ce n'est pas leur langue «maternelle», la moyenne des Alémaniques sont mal à l'aise en allemand et la communication devient artificielle.» De son côté, le Romand ressent cette sorte de gêne (certains parlent même de complexe) qu'il peut ressentir comme un sentiment d'exclusion, surtout en groupe. A moins que, selon François Grin, le Romand ne dispose d'une «base réceptive», c'est-à-dire qu'il fasse preuve de bonne volonté, comme Marine Heitz.

Mais ce n'est pas toujours suffisant. «Mes enfants suivent l'école du quartier et certains maîtres maîtrisent mal le «Hochdeutsch». Je ne compte plus les fautes dans les documents de l'école...» Mariano Masserini, Tessinois installé depuis des années à Berne,

s'insurge. «Le dialecte est si ancré dans le quotidien qu'il est souvent considéré, même par des intellectuels, comme la langue officielle. Au Tessin, nous parlons aussi des dialectes, ce qui ne nous empêche pas d'apprendre l'italien et de le parler avec les non-Tessinois, c'est une question de courtoisie.»

Relations plus difficiles

Il n'est pas question ici de «barrière des Röstis», mais on ne peut nier l'existence d'une barrière des langues dans ce pays – qui en fait aussi, paradoxalement, la richesse. «Si l'usage du dialecte est intégrateur au plan local, il rend les relations avec les autres communautés plus difficiles», relève René Knüsel. C'est ce qui fait dire à ce professeur à l'Université de Fribourg que «les italophones et francophones, dans leurs rapports avec les germanophones, sont en droit d'exiger l'utilisation d'une langue de contact autre que celle du dialecte». Ce spécialiste (*) va même jusqu'à dire que, «dans la mesure où l'allemand pose des problèmes de maîtrise ou d'extériorité à une partie notable des germanophones, il s'ensuit que c'est le français ou l'italien qui devraient être privilégiés».

Sans aller aussi loin, les autorités fédérales ont prohibé l'utilisation du «Schwyzerdütsch» durant les séances à Berne. Un geste louable, même s'il n'infléchit pas la puissance de la langue: un parlementaire romand qui ne maîtrise pas l'allemand n'a aucune chance de percer outre-Sarine. Mais le contraire vaut pour un Alémanique, même si c'est moins déterminant dans ce pays.

Isabelle Eichenberger 

* René Knüsel: «Plurilinguisme et enjeux politiques», Payot, 1994.